ESSAIS

SUR LES MALADIES CONTAGIEUSES

DU BÉTAIL,

Avec les moyens de les prévenir & d'y remédier efficacement.

Par M. CLERC, ancien Médecin des Armées du Roi en Allemagne, & de son Excellence Monseigneur le Feld-Maréchal Comte de Razoumowski, Hettman des Cosaques; Inspecteur de l'Hôpital Impérial de Paul, à Moscow, & Membre de l'Académie Impériale des Sciences de Saint Pétersbourg, &c.

A PARIS,

Chez N. M. TILLIARD, Libraire, Quai des Augustins, à Saint Benoît.

1766.

A

MONSEIGNEUR

BERTIN,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

Le Roi qui aime ſes Peuples autant qu'il en eſt aimé, gémit des malheurs publics. Il en eſt un, qui de tout tems a répandu la déſolation dans les campagnes ; je veux parler de cette maladie contagieuſe, qui ruine les richeſſes de l'Etat dans leur ſource, en faiſant périr les beſtiaux, qui ſont le nerf de l'Agriculture, le ſoutien & l'aliment du Ménage ruſtique.

Miniſtre compâtiſſant d'un ſi bon Roi, j'ai l'honneur de vous offrir les moyens de remédier à ce fléau univerſel. Daignez, MONSEIGNEUR, agréer mon Zele patriotique, & faire diſtribuer ces obſervations dans chaque Province. Il en eſt pluſieurs qui, même actuellement, les attendent. Si elles avoient le bonheur d'être auſſi utiles à cet Etat qu'elles l'ont été à d'autres, il n'en deviendroit que plus floriſſant, & vous auriez le plaiſir intime & la belle gloire d'y avoir contribué dans cette partie, comme dans toutes celles qui vous ſont confiées.

Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur C****.

AVERTISSEMENT.

TOUT eſt intéreſſant pour qui ſçait voir le ſpectacle majeſtueux que la Nature offre à nos regards, & ſentir l'utilité des Êtres de toute eſpece que cette Mere bienfaiſante a produit ; mais entre ce qui forme & termine ce tableau, les Êtres qui nous entourent de plus près, qui ſont les compagnons des travaux de l'homme & ſes eſclaves laborieux ; qui fourniſſent à ſa nourriture, à ſon entretien, à ſes commodités, & qui ſont d'un commerce très-lucratif, ſont ſans contredit ceux de tous qui ont le plus de droit à ſes ſoins, à ſes égards, & à ſes recherches.

Les Eſpeces précieuſes dont je veux parler, ſont ces animaux domeſtiques ſur qui roulent tous les travaux de la campagne, & ſans leſquels, les Riches & les Pauvres auroient beaucoup de peine à vivre.

On doit les regarder comme la bâſe de l'Opulence des Etats, qui ne peuvent ſe ſoutenir & fleurir que par la culture des terres & l'abondance du bétail.

Un Phyſicien de ce ſiecle remarque judicieuſement que ces animaux ſont les ſeuls biens réels, puiſque tous les autres, ſans en excepter même l'or & l'argent, ne ſont que des biens arbitraires, qui n'ont de valeur intrinſéque qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Auſſi dès que je ceſſe de contempler l'homme & de méditer ſur les maladies qui l'accablent, je m'arrête avec complaiſance aux animaux qu'il eſt de notre intérêt de bien connoître: quand je les enviſage par l'utilité que nous en tirons, que je les vois obéiſſans à ma voix, & auſſi ſenſibles à mes careſſes qu'ils ſont dociles à l'aiguillon; quand dis-je j'admire leur force, leur patience, leurs travaux & leur ſobriété, je rougis de notre ingratitude envers eux, & je me dis à moi-même: quoi?

L'homme qui ſçait ſi bien uſer en maître de ſa puiſſance ſur eux, & qui en tire de ſi grands avantages; ne devroit-il pas ſentir auſſi une ſorte de pitié pour eux, ſoit en les ménageant dans les travaux qu'il leur impoſe, ſoit en étudiant leurs maladies avec ſoin pour y apporter du remede?

Il eſt certain que ces eſpeces utiles ne peuvent être trop ménagées ni trop conſervées, & qu'on ne ſçauroit trop les multiplier. Comment ſe multiplieront-elles ſi on les épuiſe? Leur produit eſt un bien qui croît & ſe renouvelle à chaque inſtant; on doit donc en faire autant de cas que les vieux Germains, qui les donnoient pour dote à leurs filles. Je ſçais bon gré aux Athéniens qui furent un très-long tems ſans immoler ces animaux dans leur ſacrifice.

Tout homme qui n'eſt pas ſenſible aux plaintes, à la douleur & aux beſoins d'un animal, pourroit bien être ſourd auſſi à la voix de ſon ſemblable quand il l'implore, & traiter

d'Imbécile tout Citoyen, qui comme moi, envie le ſort de la Grue, quand elle a le bonheur de débarraſſer le loup de l'os qui alloit l'étrangler.

Voilà les motifs qui m'ont déterminé à faire une étude ſérieuſe des maladies qui affligent le bétail, & à chercher des remedes propres à les détruire. Ce n'eſt point un ſyſtême que je donne au Public, c'eſt un grouppe d'obſervations ſuivies qui ont le ſuccès pour bâſe. Les grands Médecins * à qui je les ai communiquées les ont jugées bonnes, & par-là dignes de l'Impreſſion. Comme tout mon but eſt d'être utile, je les donne de grand cœur ; mais depuis vingt ans que je cherche à l'être, je ſens avec douleur que je ſuis encore bien éloigné de remplir le but que je m'étois propoſé ; auſſi l'on ne doit regarder ceci que comme un à compte auquel je ne tarderai pas d'ajouter quelque choſe.

---

* MM. Sénac, Somis, Médecin du Roi de Sardaigne, & pluſieurs autres.

ESSAIS

SUR LES MALADIES CONTAGIEUSES

DU BÉTAIL,

Avec les moyens de les prévenir & d'y remédier efficacement.

SECTION PREMIERE.

De la contagion animale, ou de la mortalité des bêtes à cornes.

IL n'y a pas long-tems que j'ai traité de la Contagion humaine dans un Ouvrage qu'on a jugé utile aux jeunes Mé-

decins. Je rends grace au Journaliſte qui l'a annoncé ſous ce point de vûe. Mais ce que j'ai dit des poiſons épidémiques ne ſçauroit me diſpenſer de parler ici d'une autre eſpece de contagion, qui n'eſt ni l'effet ni la cauſe de la premiere, lors même qu'elles exercent leurs ravages en même-tems, & qu'elles ſe reſſemblent par les effets que chacune d'elles produit ſur les hommes ou ſur les animaux.

Le Public a donc le droit d'exiger de nous un Traité méthodique particulier ſur ce ſujet intéreſſant: je voudrois bien ne lui laiſſer rien à déſirer en ce genre, mais mon zele ne remplace le talent, & qui ne voit que par ſes yeux ne voit pas loin. Quel parti prendrais-je donc? Le voici: c'eſt de lui communiquer tout ſimplement ce que je crois avoir bien vû & bien obſervé dans quatre mortalités des bêtes à cornes, & de comparer mes obſervations avec celles des Obſervateurs, qui ont

tenté comme moi de lever un coin du voile qui nous cache les cauſes des fléaux publics.

SECTION II.

C'eſt auſſi des obſervations, des tentatives & des expériences du Collége de Médecine de Koénigsberg, de celles du Docteur Abraham Kau-Boerhaave, de Schreiber & des miennes propres, que je tirerai les inſtructions dont il s'agit, ainſi que la méthode préſervative & curative qu'il convient d'employer avant, pendant & après cette contagion. Cette méthode ſera auſſi ſimple que ma pratique ordinaire. Les moyens que je propoſerai ſeront ceux qu'une raiſon ſans préjugés & qu'une expérience réfléchie m'ont fait connoître, comme les ſeuls capables de remédier aux différentes eſpeces de maladies épidémiques, putrides & malignes. S'il arrivoit que la variété des circonſtances, des tems & des lieux concourut à

ce qu'on ne retirât pas univerſellement le ſuccès complet que nous avons obtenu, ce ſeroit une raiſon puiſſante pour obſerver avec plus de ſoin encore les cauſes qui pourroient avoir donné lieu à cette exception. Si après bien des recherches néceſſaires, l'on vouloit nous en communiquer le réſultat, ce ſeroit un nouveau motif qui redoubleroit notre émulation, & qui nous engageroit à chercher & à trouver peut-être des ſecours encore inconnus. Quoi qu'il en ſoit, j'aime à me perſuader que des ſecours fondés ſur un grand nombre d'expériences heureuſes, faites en différens tems, en différens climats, dans des maladies qui n'avoient pas toujours les mêmes ſymptômes, ne peuvent manquer d'être utiles, ſur-tout à ceux qui, dans des occaſions pareilles, n'ont recours qu'à des remedes qui favoriſent l'action du venin, qu'à de prétendus ſecrets donnés comme infaillibles par des vieilles

& des ſuperſtitieux, ou vendus par des impoſteurs qui vivent des malheurs publics. La Police ne détruira-t'elle jamais ces Corbeaux de l'eſpece humaine ? Il en eſt tems.

SECTION III.

Premiers Signes de la mortalité.

Les premiers ſignes de la mortalité qui affligea la Hollande en 1744, 1745, & au commencement de 1746, furent les ſuivans. Le poil des animaux ſe hériſſoit, bien-tôt après il leur ſurvenoit un tremblement preſqu'univerſel. Les oreilles & les cornes ne tardoient pas à devenir froides ; il ſurvenoit une rougeur inflammatoire aux yeux & ſur la cornée de la bête malade. Quelques-unes avoient cette rougeur dès le commencement de la maladie, quelques autres ſeulement vers la fin, & très-peu de tems avant la mort.

J'ai obſervé pluſieurs fois dans

différentes contagions, que les yeux ne deviennent pas toujours rouges, mais que communément ils prennent une couleur jaunâtre, & qu'ils paroiſſent s'enfoncer dans leurs orbites. La plus grande partie des bêtes infectées avoit un écoulement de larmes ; d'autres avoient les yeux abattus & ſans larmes. Dans quelques-unes le nez paroiſſoit enflé, & il en découloit une morve continuelle ; dans d'autres les narrines étoient rétrécies, très-rouges, ſans aucun écoulement. J'ai obſervé quelquefois le milieu du nez de travers avec de petites convulſions. Peu de tems avant la mort il en découloit une humeur ſanguinolente d'une odeur inſupportable. J'ay remarqué dans pluſieurs que la levre ſupérieure étoit engorgée & que l'inférieure étoit pendante & comme entierement privée de ſentiment. La bouche fourniſſoit une grande quantité d'humeurs & de ſalive : les gencives rouges, enflammées, pleines

de varices, étoient parſemées de petits boutons jaunâtres, d'aphtes ou de petits chancres, dont le nombre augmentoit conſidérablement avant la mort, & cet accident étoit ſuivi de l'ébranlement général de toutes les dents. J'ai vu la même choſe arriver au palais & à la langue, qui ſe couvroient alors d'une ſalive blanchâtre & moiſie. J'ai vu auſſi, mais plus rarement, les gencives attaquées de petits ulceres.

Il ſurvenoit à pluſieurs un bubon ou une dureté inflammatoire vers le milieu du col, au fanon & aux aines : les unes pouvoient ſe tenir ſur leurs jambes & ſe coucher, d'autres au contraire avoient les jambes roides & ne ſe couchoient point juſqu'à la mort. Quelques-unes enfin ne pouvoient ſe ſoutenir que ſur les jambes de devant ; les pieds de derriere étoient ſi ſenſibles que ces bêtes ne pouvoient ſupporter l'attouchement ; pour peu qu'on les frottât avec la main, elles ſe pan-

choient en arriere. Ce ſymptôme eſt une marque certaine d'une grande douleur.

Le battement des artères, que l'on remarque aiſément dans les bêtes maigres, & difficilement dans celles qui ſont graſſes, étoit très-fort & très-fréquent au col, ſous les épaules & ſur les tempes, en comparaiſon de celui des bêtes ſaines : voilà les premiers ſymptômes de la maladie.

Progrès du mal.

Vers la fin du ſecond jour, & ordinairement dans le troiſieme, la reſpiration devenoit difficile, & ſa difficulté augmentoit rapidement ; on remarquoit alors un mouvement violent & continuel dans le ventre ; tous les muſcles du col & de la poitrine étoient en travail ; l'animal pouſſoit des ſoupirs & des gémiſſemens ; il rendoit par le nez & par la bouche un écoulement de morve & de ſalive. Ces matieres étoient

pleines d'écume, elles devenoient infectes & ſanguinolentes avant la mort. La plûpart des animaux infectés ne jouiſſoient d'aucun ſommeil, les autres dormoient très-peu, & quand nous avons examiné leur cerveau après la mort, les toiles membraneuſes qui lui ſervent d'enveloppes étoient rougeâtres & enflammées ; preſque tous s'affoibliſſoient fort vîte & périſſoient ſubitement, comme aſſommées d'un coup de maſſue, le quatre, le cinq ou le ſixieme jour au plus tard.

Les Urines.

Les urines ne différoient que très-peu de l'état ſain, quelquefois ſeulement elles étoient plus colorées, & d'autres fois plus claires qu'elles ne le ſont naturellement ; quelquefois auſſi l'odeur en étoit très-pénétrante.

Les Excrémens.

Les circonſtances des excrémens

étoient plus variées entre les bêtes malades : les unes étoient opiniâtrément conſtipées ou ne rendoient que peu d'excrémens fort durs, depuis le commencement juſqu'à la fin de la maladie ; quelques autres au contraire les rendoient durs au commencement & liquides vers la fin ; d'autres auſſi les rendoient liquides depuis le commencement juſqu'à ce qu'elles périſſent. Mais en général peu de tems avant la mort, tous les excrémens étoient plus ou moins noirs, jaunes, purulens & fétides. Je ne les ai vû que très-rarement mélangés d'un ſang diſſous. J'ai obſervé, comme Boerhaave, un fait aſſez ſingulier ; c'eſt qu'on ne remarque aucune différence ſenſible entre le lait des Vaches malades & celui des Vaches ſaines. Le lait des premieres eſt ſeulement moins abondant, & donne plus de crême que celui des dernieres. Je n'ai rien obſervé de plus dans le goût, l'odeur, la couleur, la coagulation, l'ébul-

lition, &c. J'ai remarqué que le lait trait la veille ou le jour de la mort eſt un peu altéré, & prend une teinte jaunâtre ; l'odeur en eſt déſagréable & le goût un peu âcre ou alkalin.

SECTION IV.

Signes de la contagion qui a regné en Pruſſe & dans la petite Ruſſie.

Voilà les ſignes de la contagion d'Hollande, ils s'accordent tous avec ceux de la mortalité qui attaque encore aujourd'hui les environs de Harlem ; ſuivant le rapport que m'en a fait M. de Heshuyſen, Conſeiller & Echevin de cette Ville, qui eſt un homme inſtruit. Voici les ſymptômes que les Médecins du Collége de Koénigsberg ont obſervé. *Les ſignes ordinaires de la maladie contagieuſe ſur laquelle on nous demande des inſtructions, ſont les ſuivans : on remarque un écoulement des yeux de la bête infectée,*

ſes narrines fourniſſent une morve preſque continuelle ; elles tremblent & friſſonnent ; elle a la tête & les oreilles pendantes & froides ; voilà les ſymptômes généraux : les Vaches perdent leur lait peu à peu , tous les animaux marchent avec peine , ils ſe plaignent & ſoupirent ; les uns boivent avec avidité & les autres difficilement. La plûpart ſont attaqués de grincement de dents , de difficulté de reſpirer , de conſtipation opiniâtre ou de cours de ventre.

Dès qu'un ou pluſieurs animaux ſont attaqués de ces ſymptômes , on peut raiſonnablement en conclure que la contagion commence , ou qu'elle a déja fait des progrès.

SECTION V.

Ce ſeroit ici le lieu de rapporter tout ce que j'ai obſervé moi-même dans quatre épidémies ; mais comme mes obſervations quadrent avec celles des Sections précédentes , & que j'en ai déja communiqué une partie

à une Académie célebre, je ne paſſerai point les bornes que je me ſuis preſcrites. On ne lit preſque plus les grands ouvrages, & celui-ci mérite d'être lû par l'importance de ſon ſujet. Il doit donc être court. Je dirai ſeulement que quoique tous les ſymptômes énoncés ci-deſſus ne ſe rencontrent pas toujours à la fois dans le même animal, on ne doit point pour cela négliger les premiers ſignes de la contagion, ni s'endormir dans une fauſſe ſécurité ; il ſuffit que quelques-uns des ſignes principaux exiſtent pour recourir ſur le champ aux ſecours que j'indiquerai, après avoir fait quelques réflexions ſur les phénomenes que je viens de rapporter. Je prie, ſur-tout, ceux qui me liront, d'être bien perſuadés que tout poiſon contagieux, quoique tranſmis en très-petite doſe, a des effets rapides & meurtriers, parce qu'il pénetre par-tout en un inſtant, & qu'il attaque & détruit les organes eſſentiels à la vie.

SECTION VI.

Explication des Phénomenes.

1°. Nous venons de voir que le poil de l'animal attaqué de la contagion ſe hériſſe ou ſe dreſſe ; cet effet dépend eſſentiellement d'un friſſon, & ce friſſon nous annonce que la circulation languit dans les parties éloignées du cœur. Plus ce friſſon ſera long & violent, & plus auſſi la chaleur qui ſuivra ſera vive & conſumante.

2°. Les animaux perdent l'appétit : c'eſt une preuve que le venin tranſmis a changé & dépravé les ſucs de l'eſtomach. C'eſt ordinairement par cette voye que la contagion ſe tranſmet, & c'eſt auſſi ſur ce viſcere qu'elle exerce ſes premiers ravages. Ce fait eſt prouvé. Plus l'animal ſera dégoûté, moins il prendra de nourriture propre à rafraîchir ſon ſang & à émouſſer l'âcreté du venin, plus auſſi la chaleur, l'in-

flammation & ſes effets connus hâteront ſa deſtruction.

3°. Les cornes & les oreilles deviennent froides. Ce ſymptôme annonce que les forces du cœur accablées ne peuvent plus pouſſer le ſang & les autres humeurs du centre vers la circonférence.

4°. Les yeux s'enflent & contractent de la rougeur, quelquefois ils deviennent jaunes, s'enfoncent, & répandent des larmes : ces ſymptômes funeſtes annoncent que le cerveau eſt dans un état inflammatoire, que les nerfs ſont en ſouffrance, & que les humeurs diſſoutes par l'action du venin, ou pouſſées avec trop de violence, ont pénétré des vaiſſeaux qui n'étoient pas faits pour eux. C'eſt ainſi que ſe forment les inflammations par erreur de lieu.

5°. La langue eſt ou aride & ſeche, ou couverte d'une eſpece de ſalive blanchâtre écumante. Ce ſymptôme eſt une marque du feu

central qui deſſeche, qui conſume les eſtomachs & les inteſtins de l'animal. Les petits boutons jaunâtres, les varices rouges & livides, les ulceres qui aſſiégent les gencives, la langue, le palais & tout l'intérieur de la bouche, indiquent le mauvais état des viſceres & des humeurs qui les arroſent. C'eſt ainſi que les aphtes ou les chancres de la bouche & de la gorge accompagnent ſouvent les fievres putrides & malignes, & que le charbon ou l'antrax dans la peſte occupe ſouvent l'orifice ſupérieur de l'eſtomach.

6°. Les animaux ſont conſtipés dans les commencements de la maladie, les excréments ſont durs, noirs & brûlés; ils deviennent liquides & putrides dans la ſuite; en faut-il davantage pour prouver la nature & les effets d'une cauſe âcre, incendiaire, alkaline & rongeante.

7°. La gêne de la reſpiration qui augmente par dégré & qui devient extrême, eſt le ſigne certain d'un poulmon

poulmon accablé & enflammé, qui ne peut vaincre la réſiſtance des humeurs ſur leſquelles il doit néceſſairement agir, ni ſe prêter à l'action de l'air, principe de ſon mouvement. Dans ce cas péripneumonique la ſuffocation eſt imminente.

8°. Enfin, le tremblement, les mouvements convulſifs, la rigidité ou la foibleſſe des animaux qui ne peuvent ſe coucher ou ſe ſoutenir ſur leurs jambes, le prompt abattement & la mort inopinée qui arrivent vers le quatrieme ou le cinquieme jour de la maladie, démontrent bien que non-ſeulement le venin contagieux exerce ſes ravages ſur les ſolides & les fluides à la fois, mais encore qu'il attaque dès le premier inſtant le principe même des nerfs.

SECTION VII.

Obſervations Anatomiques ſur l'ouverture de 70 animaux qui ont péri dans ſix contagions.

Après avoir rapporté les Symp-

tômes & les effets de la contagion, il faut voir à préſent ſi ce que j'en ai dit en gros eſt d'accord avec l'eſpérience. Tout ce qu'elle dément eſt funeſte en médecine. Voici les réſultats que l'ouverture de ſoixante-&-dix animaux faite avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, nous a fournis.

1°. Après la mort, les yeux de l'animal ſont preſque toujours rouges ou jaunes, ou parſemés de veines brunes & livides.

2°. Les humeurs qui découlent des naſaux, de la bouche, ou des autres parties du corps, ſont ordinairement ſanguinolentes & très-putrides.

3°. Quelquefois le ventre eſt gonflé & tendu comme un tambour: d'autres fois il eſt conſidérablement diminué & affaiſſé. J'ai toujours obſervé ce dernier effet ſur les animaux qui avoient eu de grandes évacuations pendant la maladie.

4°. La roideur des jambes eſt très-forte, & ſur-tout de celles de derriere.

5°. Quand les ſymptômes de la contagion ont été d'une violence extraordinaire, il arrive que le cuir de la bête écorchée eſt un peu endommagé, mais ce fait eſt très-rare.

6°. Le tiſſu cellulaire, & les endroits gras ſont toujours attaqués d'inflammation, de ſéchereſſe, ou de noirceur.

7°. La chair change ordinairement de couleur, & en prend une brune; ſouvent elle contracte une noirceur extrême quelques heures après la mort. Il ne m'eſt arrivé que deux fois de l'avoir vue ſans être ſenſiblement altérée.

8°. La glande nommée *forme de bouclier* qui cauſe l'enflure & la dureté au col dont nous avons parlé, eſt ordinairement rouge, ou livide & gangrenée. C'eſt un vrai bubon peſtilentiel. Je n'ai trouvé que de la rougeur & de l'inflammation dans la glande qu'on appelle *glande* de la gorge.

9°. La ſubſtance du cerveau n'eſt que rarement altérée ; mais ces vaiſſeaux ſont ſouvent variqueux. Les tuniques, les toiles ou les membranes qui ſervent d'enveloppes à ce viſcere ſont preſque toujours enflammées, principalement dans les animaux qui pendant la maladie ont eu des inſomnies continuelles.

10°. Le poulmon n'eſt jamais ſain : on le trouve plus ou moins infecté, rouge, éréſipelateux, livide, gangrené & couvert de taches noirâtres. Mais le canal de l'air ou la trachée-artere eſt tellement infectée que ſa tunique intérieure s'en ſépare ſans effort.

11°. Le médiaſtin, la plevre, le pérygéarde & le diaphragme ſont toujours ou enflammés ou gangrénés.

12°. Il eſt bien rare de trouver le cœur entierement ſain : l'intérieur, l'extérieur & la ſubſtance charnue de ce viſcere portent des marques de contagion ; je n'ai jamais trouvé ſes cavités vuides ; elles ſont rem-

plies d'un ſang brûlé, ou d'un ſédiment qui reſſemble à une lie brune.

13°. A l'ouverture du ventre on trouve toujours le mézantere enflammé : le foye & la rate ſont d'une couleur noirâtre ou ochracée ; ils ſont ridés, deſſechés quand ils ne ſont pas gonflés d'un ſang épais ſemblable à de l'encre. Il eſt dangereux d'examiner de près ces viſceres ; la puanteur inſupportable qu'ils exhalent m'a fait tomber en ſyncope.

14°. On ne trouve dans la veſſicule du fiel qu'une bile cauſtique & brûlée.

15°. Les différents ventricules ou eſtomachs offrent différents phénomenes. Le premier que *Peyerus* appelle *venter*, eſt ordinairement enflammé, & quelquefois gangrené. Les aliments qu'il contenoit pendant la maladie ſont arides & deſſéchés.

Le ſecond ou *reticulus*, eſt quelquefois ſain, & quelquefois enflammé.

On trouve le troiſieme ou l'*Erinaceus* de couleur de plomb. Plus cet eſtomach a été infecté de gangrene, plus auſſi le reſte des aliments qu'il contient eſt noir, ſec & brûlé. Dans ce cas, la tunique intérieure s'en ſépare d'elle-même.

Le quatrieme enfin, ou le *Perfectibile*, qui eſt le dernier ventre, où la nourriture priſe ſe transforme en chyle, eſt preſque toujours de couleur de *Minium*. Il eſt rempli d'une matiere jaune, ſemblable aux excréments, dont l'odeur eſt infecte. M. Boerhaave a trouvé dans ce dernier eſtomach un ſang extravaſé, noir, brûlé & fétide.

16°. Les boyaux ſont toujours vuides & ſi remplis d'air, qu'on a peine à concevoir comment ils ont pu réſiſter à une ſi grande extenſion. Je les ai trouvé ſouvent parſemés de taches livides. Mais les gros boyaux ſont preſque toujours ridés, retirés ou très-flaſques. Dans les animaux qui ont été conſtipés pendant

la maladie, ils ſont remplis d'excréments durs & entierement ſemblables aux reſtes de la nourriture que contient le troiſieme eſtomach.

17°. Il eſt rare de ne pas trouver les rognons ſains : je ne les ai vus que deux fois enflammés & gangrenés. M. Boerhaave n'a point remarqué d'altération à la veſſie ainſi que dans les conduits de l'urine : il eſt cependant certain qu'il eſt des cas où il en arrive, & ſur-tout dans les Vaches pleines. J'y ai remarqué une inflammation dans la matrice, & les Veaux qui y étoient renfermés avoient non-ſeulement les boyaux endommagés, mais encore la poitrine & le ventre remplis d'une humeur ſanguinolente de mauvaiſe odeur.

SECTION VIII.

Voilà ce que l'Anatomie dévoile à l'obſervateur. Ceux qui auront le zele & la patience qu'il faut pour faire de ſemblables examens, ren-

dront juſtice à la fidélité de ces obſervations, qui, comparées entre elles, conſtituent eſſentiellement la nature cauſtique des poiſons contagieux.

COROLLAIRE.

SECTION IX.

Les effets de la contagion que nous venons de décrire chacun dans l'ordre naturel où ils ſe ſont préſentés à nos recherches, indiquent : 1°. Que le venin contagieux ſe tranſmet par le moyen de l'air, qui eſt le réſervoir & le véhicule de toutes les vapeurs & de toutes les exhalaiſons. Comme ce fluide délié & ſubtile environne & pénetre tous les corps poreux à l'infini, il s'enſuit que ces vapeurs ou ces myaſmes contagieux peuvent s'inſinuer avec lui. Chaque partie du corps offre donc des milliers de routes à la contagion, mais il y en a deux par où elle ſe tranſmet plus généralement, par la bouche & par

les narrines, ou par l'inſpiration & la déglutition. La perte d'appétit, l'inflammation des poulmons & des entrailles, les douleurs de tête, les vertiges & l'affoibliſſement ne laiſſent aucun doute ſur cette vérité. 2°. Que les propriétés de ce venin dépendent eſſentiellement d'une âcreté alkaline unie à un principe de feu que l'on appelle *Phlogiſtique* univerſellement répandu dans toute la Nature. C'eſt lui qui eſt la cauſe de la dilatation & de la liquidité des corps. De ſon union avec un ſel alkali, il réſulte un principe actif, tumultueux, un venin volatil très-pénétrant & très-communicatif, dont la plus petite quantité ſuffit pour exciter une chaleur âcre & mordante, une inflammation vive qui ſe termine par la mortification ou la gangrenne, ſi l'on n'y remédie pas à tems. La nature de ce poiſon épidémique eſt donc de changer le caractere naturel, doux & balſamique des humeurs anima-

ies pour leur communiquer le ſien propre, c'eſt-à-dire, une âcreté dont les pointes déſuniſſent, briſent, corrodent & détruiſent l'union, la conſiſtence & l'harmonie réciproque des ſolides & des fluides à la fois ; voilà pourquoi on obſerve conſtamment dans les animaux infectés une chaleur cruelle, une circulation rapide, l'inflammation, des irritations nerveuſes, des grincemens de dents, un prompt abattement de forces, la gangrenne & la corruption, quelquefois avant, ou immédiatement après une mort inopinée. La diſpoſition des corps à recevoir la contagion, & la tendance naturelle des humeurs animales vers la putridité, ſont la clef de tous ces phénomenes.

SECTION X.

Les moyens de remédier à la mortalité du Bétail.

C'eſt ici le point rigoureux de

l'Art. C'eſt ici qu'il faut avouer que nous n'avons rien encore de certain pour remédier efficacement & conſtamment aux venins & aux poiſons contagieux. Leurs élémens ſont ſi ſubtils qu'ils ont échappés à l'analyſe des grands hommes qui ont fait tous leurs efforts pour les bien connoître. Leur force ſeptique & meurtriere ne ſe manifeſte que par les changemens phyſiques ou par les effets extraordinaires qu'elle produit dans les corps ſur leſquels elle agit. C'eſt ſans doute là la véritable cauſe qui s'eſt toujours oppoſée à la découverte d'un préſervatif ou d'un ſpécifique aſſez puiſſant pour ôter au venin toute ſon énergie ; il eſt bien vrai que les ſymptômes qui en ſont l'effet indiquent clairement une acrimonie rongeante *. Il eſt pa-

* Martinius, dans ſon Voyage d'Iſlande, rapporte un fait qui prouve bien cette acrimonie : des Pêcheurs prirent une Baleine, cet animal avoit une tumeur ; dès qu'on l'eut ouverte il en ſortit une humeur ſi âcre que pluſieurs Pêcheurs faillirent d'en perdre la vûe.

reillement vrai que les remedes directement oppoſés à cette acrimonie ſont connus ; mais je doute qu'on puiſſe les employer avec ſûreté. Ces remedes ou ces ſpécifiques ſont des poiſons d'une nature oppoſée à celui qu'on doit détruire ; mais en ajoutant un venin à un autre venin, qui attaque juſqu'au principe même des nerfs, comment ne pas craindre de nuire en même-tems à toutes les parties délicates & ſenſibles ſur leſquelles le poiſon ſpécifique agira, avant que d'atteindre, de combattre, & de rendre nul le venin antagoniſte. Si l'âcreté alkaline n'exerçoit ſes ravages que dans l'eſtomach ſeul, le Praticien ſeroit plus hardi, & le ſuccès bien moins douteux. On ſçait que le Sublimé corroſif ſe décompoſe & devient un ſel neutre bienfaiſant, par le moyen de l'huile de Tartre, mais je doute que la même choſe arrivât ſi le ſublimé corroſif avoit déja paſſé de l'eſtomach dans les inteſtins. Il

eſt très-rare que le Médecin ſoit appellé aſſez-tôt, & puiſſe agir avant qu'un poiſon ſubtil n'ait pénétré fort avant dans le corps ; le ſeul parti qui nous reſte donc & qui nous réuſſit très-ſouvent, c'eſt de traiter le mal en raiſon des ſymptômes qu'il nous offre, c'eſt le parti le plus ſûr.

SECTION XI.

Les moyens de remédier à la contagion déja tranſmiſe dans les corps conſiſtent 1°. à diminuer autant qu'il eſt poſſible le cours impétueux du venin, & à en émouſſer les pointes ou le *ſtimulus*.

2°. A prévenir d'abord l'inflammation preſque toujours inſéparable de la fréquence, de la violence des battemens des artères, & de la grande agitation ou de l'intumeſcence des humeurs ; ſans cette précaution la rapidité de la circulation du ſang détruit les vaiſſeaux les plus délicats & donne lieu à des

épanchemens mortels. Quand même ces vaiſſeaux pourroient réſiſter à l'impétuoſité des chocs, ou qu'ils pourroient s'y prêter, il en réſulteroit toujours un grand mal : des fluides diſproportionnés à la petiteſſe de leurs diametres y entreroient par force, & y produiroient des obſtructions par *erreur de lieu* ; l'imméabilité, l'inflammation, la ſuppuration & la gangrenne en ſeroient les ſuites funeſtes.

3°. A maintenir dans un juſte équilibre l'action & la réaction des ſolides & des fluides, ſans quoi le jeu redoublé des organes, ou la nature, manqueroit du degré de force néceſſaire pour produire dans le tems une criſe victorieuſe & déciſive.

4°. A procurer une voie convenable à la dépuration du ſang & des humeurs, afin que la nature & l'art, de concert, ayant émouſſé, atténué, & ſéparé des principes eſſentiels du ſang, le venin ou l'hé-

térogène nuiſible, il puiſſe être chaſſé hors du corps par cette même voie. Sans cette précaution il pourroit renouveller le conflit, & la Nature épuiſée de la premiere victoire ne ſeroit peut-être plus capable d'en remporter une ſeconde.

SECTION XII.

Premiers ſecours.

Pour diminuer autant qu'il eſt poſſible l'action impétueuſe du venin qui agit dans l'animal infecté, il faut dès l'inſtant même que l'on s'appercevra de quelques-uns des ſignes principaux qui le caractériſent, (voyez Sect. 3 & 4.) ſaigner la bête par une grande inciſion faite au col ou à la poitrine, ou aux deux endroits en même-tems. On peut tirer en une ſeule fois, cinq, ſix, & même ſept livres de ſang, ſelon l'âge & les forces de l'animal. Le lendemain de la ſaignée, ſi les ſymptômes n'étoient pas ſenſiblement

diminués, on tireroit encore par la même ouverture une égale quantité de ſang. Si après cette ſeconde ſaignée la violence du mal en exigeoit une troiſiéme, on la fera ſans balancer. On obſervera de ne jamais ſaigner paſſé le troiſiéme jour : la ſaignée au-delà de ce terme, dans les circonſtances dont je parle, eſt totalement inutile, ſi elle n'eſt pas mortelle.

On peut même, ſi le beſoin eſt urgent, ſaigner deux fois en un jour, comme je l'ai fait pratiquer avec beaucoup de ſuccès.

Si l'animal eſt conſtipé, ou qu'il ne rende que des excrémens endurcis & brûlés, on lui donnera ſoir & matin une demie livre & plus d'huile de lin bien fraîche un peu tiéde ; on peut auſſi donner un lavement compoſé de deux livres de cette huile, & d'une once ou d'une once & demie de ſel ordinaire diſſout dans un verre de bon vinaigre. Au défaut de ſeringue on ſe ſervira d'une

d'une veſſie de bœuf ramolie dans de l'eau tiéde, on la remplira avec le lavement, & à l'aide d'une canule ou d'un large chalumeau de bois bien uni, on donnera le remede par les voies ordinaires, en preſſant la veſſie pour le faire pénétrer.

J'avouerai ici que tous les autres purgatifs ne m'ont point réuſſi, & j'ai même obſervé qu'ils ont toujours fait plus de mal que de bien.

SECTION XIII.

Nourriture.

Pour émouſſer l'âcreté du venin & prevenir l'inflammation qui en eſt la ſuite, on donnera à l'animal pour toute nourriture de la farine de ſeigle bouillie dans du petit lait, s'il n'étoit pas poſſible d'en avoir une aſſez grande quantité, on fera cuire juſqu'à la conſiſtence de bouillie du ſaon & des pommes, quand même elles ne ſeroient pas mûres, elles feront toujours beaucoup de

bien. En ſuppoſant encore que ces ſecours manquaſſent, on pourroit y ſuppléer par les concombres, les citrouilles, les courges, & un peu d'herbe verte coupées bien menues, & brouillies comme ci-deſſus.

On donnera trois à quatre fois par jour une aſſez bonne quantité de cette nourriture.

Les gens de la campagne doivent bien ſe garder de donner du foin aux bêtes malades, l'uſage en eſt dangereux, il reſte dans leurs eſtomachs, il s'y ſeche & s'y brûle.

Boiſſon.

La boiſſon ordinaire ſera du petit lait pur, & encore mieux du lait aigre, toujours tiede, d'heure en heure; on en fera boire une livre ou environ, ce qui revient à peu-près à une bonne écuelle connue de tous les campagnards.

On continuera jour & nuit l'uſage de cette boiſſon tiede, ſi l'animal ne dort pas.

Au défaut de petit lait, & de lait aigre, on donnera de l'eau pure ou une eau de ſaon légere : on n'oubliera jamais d'ajouter à l'une & à l'autre un grand verre d'excellent vinaigre ſur trois livres de boiſſon.

SECTION XIV.

Remedes.

Les remedes dont on doit faire uſage, ſont les ſuivans.

Prenez { *Nitre purifié,* / *Tartre de vin blanc, ou pierre à vin, de chacun une livre.* / *Crême de Tartre, quatre onc.* / *Camphre, deux onces.*

On fera de toutes ces drogues enſemble une poudre ſubtile dont on donnera une demie once chaque trois heures, & dans une demie écuelle d'eau ou de petit lait.

Si l'animal refuſoit de prendre de

la nourriture, de la boiſſon & des remedes, on lui élevera la tête, & on lui verſera dans la bouche à l'aide d'une bouteille ou d'une corne percée, les alimens ou les remedes; & l'on n'abaiſſera la tête que quand on ſera ſur qu'il aura avalé.

Si la chaleur, la fievre, la difficulté de reſpirer, & l'inſomnie étoient conſidérables, une heure & demie après chaque priſe de poudre, on donneroit deux cuillerées ordinaires du remede ſuivant, dans un peu de boiſſon tiede.

Prenez { *Vinaigre de Vin.*
Miel crud, de chacun 6 liv.
Nitre pulvériſé, demie liv.
Huile de vitriol, demie-onc.

Mettez ces drogues enſemble dans un pot de terre verniſſé, ſur un très-petit feu; agitez ſans ceſſe ce mélange pendant un quart d'heure, & prenez bien garde qu'il ne bouille : retirez enſuite le pot du

feu, laiſſez-le refroidir, & ſervez-vous de ce remede comme il eſt ordonné.

Depuis le commencement de la maladie juſqu'à la fin, on aura grand ſoin de laver & de frotter pluſieurs fois le jour, la bouche, les gencives & la langue des bêtes malades, avec le mélange ſuivant.

Prenez { *Excellent Vinaigre.* / *Eau-de-vie, parties égales.* / *Huile de lin.* / *Faites-y fondre un peu de ſel de Nitre.*

On pourra ſe ſervir commodément de ce mélange, par le moyen d'une petite éponge attachée au bout d'un bâton: on ne doit pas négliger ce ſecours qui eſt très-important.

Si la bête étoit attaquée d'un grand cours de ventre, comme il arrive quelquefois, on ſe garderoit bien de lui donner de l'huile

de lin, qui le relâcheroit davantage : on n'uſeroit même qu'avec précaution des remedes indiqués ci-deſſus : on en diminueroit les doſes d'un tiers, ou d'une moitié. Dans des cas pareils, je me ſuis ſervi utilement d'une grande quantité de petit lait mêlé de farine ou de ſaon.

SECTION XV.

Quand les animaux commenceront à ſe rétablir, ou qu'ils paroîtront entierement rétablis, il faut bien ſe garder de ſuſpendre tout-à-coup les remedes ; il faut au contraire en prolonger l'uſage, & ne le quitter que petit-à-petit.

Pour cela, on diminuera la doſe & la fréquence des remedes, en n'en donnant qu'une moitié, qu'un tiers, qu'un quart, &c. dans des intervalles plus éloignés ; c'eſt-à-dire, deux ou trois fois par jour.

SECTION XVI.

Une précaution bien eſſentielle, c'eſt de frotter deux fois le jour les bêtes malades avec une étrille de fer ; on ouvrira par ce moyen les pores de la peau, on facilitera la tranſpiration, & les humeurs s'échapperont en partie par cette voie.

SECTION XVII.

Comme l'expérience de tous les ſiécles, a prouvé invinciblement, que dans toutes les maladies contagieuſes, les inciſions & les cauteres ſont les remedes les plus efficaces de tous, j'en recommande ici expreſſément l'uſage. Ceux qui voudront ſe convaincre de la néceſſité indiſpenſable de ces plaies artificielles, pourront lire ma diſſertation ſur les moyens de prévenir & de remédier à la contagion humaine. *

* Voyez *Medicus veri amator ad Apollineæ artis alumnos.*

On percera donc la peau qui pend au-deſſous du col des bêtes à cornes, avec une groſſe éguille d'acier, de la largeur d'un ſtilet, enfilée d'une corde faite de ſept à huit ligneuls, ou fils poiſſés, qui ne ſoient pas retords : on fera agir deux à trois fois par jour cette corde, en la faiſant aller & venir dans l'inciſion, ayant ſoin de nouer légérement les deux extrémités, afin que la corde ne ſorte point de l'ouverture : ce moyen eſt ſi ſalutaire, que je n'ai vû périr aucune des bêtes à qui cette opération a été faite.

SECTION XVIII.

On doit tenir les bêtes malades le plus proprement qu'il ſera poſſible : on nétoyera les étables deux fois le jour ſans y manquer ; on aura ſoin d'en enlever le fumier & de l'éloigner du village ; quand l'air ſera ſerain, ou que le vent viendra d'Orient, on ouvrira les fenêtres

de l'étable, & s'il n'y en a point, il faut y en pratiquer.

De ſix en ſix heures, le jour & la nuit, on parfumera les quatre coins de l'écurie avec du fort vinaigre jetté ſur des pierres ou des briques bien chaudes : on peut auſſi y faire brûler alternativement une bonne pincée d'un mélange compoſé de poudre à canon, de ſel commun, de grains de genievre & de bayes de laurier concaſſées.

SECTION XIX.

Voilà en peu de mots la méthode ſimple qui nous a réuſſi ; elle eſt de beaucoup préférable à tous les remedes irritans, âcres, chauds, incendiaires dont le peuple fait uſage. Juſqu'à préſent nous n'avons point de préſervatifs plus ſurs, & la plûpart de ceux qu'on regarde comme tels, ſont bien plus propres à ſeconder la force du venin, à enflammer les humeurs, à déchirer

les vaiſſeaux, à hâter la corruption qu'à y remédier.

Les obſervations & les ſecours que je communique au public, portent tous ſur les principes de la ſaine médecine qui ſont appliquables aux animaux comme aux hommes; tout dépend de proportionner les doſes à la force, & à la conſtitution des animaux, dont les viſcères ſont compoſés des mêmes élements que les nôtres; mais en voilà aſſez ſur cet objet.

Je prie tous ceux qui ſuivront ma méthode, de vouloir bien m'en communiquer les bons ou les mauvais effets, avec cette impartialité que l'on doit à un homme qui ſouhaite d'être utile à la nature entiere.

J'aurois la douce ſatisfaction de voir bien-tôt cette méthode perfectionnée, ſi les Maîtres de l'Art daignoient abbaiſſer leurs vues éclairées ſur le même ſujet que je traite. Ce ſeroit-là l'occaſion favo-

rable de faire des expériences dont l'humanité recueilleroit peut-être le fruit : c'eſt peut-être là auſſi l'unique moyen de trouver un jour le ſpécifique qui nous manque dans ce cas-ci.

Encore un mot & je finis. Je prie inſtamment MM. les Curés & tous ceux qui ſont à la tête des Communautés, de vouloir bien inſtruire & orienter les gens de la Campagne, en leur donnant toutes les explications néceſſaires pour ſe ſervir utilement des moyens de guériſon que je leur offre : l'ail, l'eau-de-vie, le ſouffre, la thériaque & tous les remedes de cette nature, ſont autant de cauſes qui favoriſent & perpétuent la mortalité, & il faut abſolument en proſcrire l'uſage.

Il faut encore inſpirer aux Payſans ces ſoins, ce courage & cette perſévérance, toujours néceſſaires pour obtenir un ſuccès complet. J'ai vu par moi-même que les Payſans négligent de ſuivre exactement tout

ce qu'on leur ordonne, & qu'ils ſe découragent, ſi, après avoir employé quelques tems des remedes ſalutaires, ils n'en reçoivent pas d'abord tout le ſuccès attendu. Cette négligence & cette inconſtance entraînent après elles de grands malheurs.

PRÉCAUTIONS
ESSENTIELLES
POUR SE GARANTIR
DE LA CONTAGION ANIMALE.

SECTION PREMIERE.

LA maladie contagieuſe qui affecte le Bétail ſe tranſmet de proche en proche, ſe communique d'une bête à l'autre avec rapidité, & dévaſte ainſi les Campagnes. Ce ne ſeroit donc pas aſſez que de ſavoir remédier aux effets du mal lorſqu'il exiſte; il faut encore pouvoir s'en garantir lorſque la contagion eſt dans le voiſinage. Je crois qu'il eſt poſſible de la prévenir en obſervant exactement ce qui ſuit:

SECTION II.

Les Chefs de la Communauté doivent empêcher toute communication d'hommes & d'animaux avec la Communauté qui eſt affligée de la contagion : voilà la premiere & la principale précaution. On doit infliger les peines les plus graves à tous ceux qui enfraindront des ordres ſi ſages ; & ſi l'on découvroit que quelqu'un ſoit allé dans des lieux infectés, on fera très-bien de le bannir avec ſes animaux du lieu ſain qu'on veut garantir. Cette fréquentation eſt ſi dangereuſe qu'on a vû pluſieurs fois des bêtes ſaines mugir & prendre la fuite devant les perſonnes qui avoient été dans des lieux infectés, comme ſi effectivement elles avoient ſenti l'air contagieux qu'on leur apportoit *. On doit avoir bien peu de com-

* Peu s'en faut que ce fait ne prouve que l'inſtinct eſt quelquefois ſupérieur à la raiſon.

merce avec les Bouchers & les Tanneurs dans un tems de mortalité. On aura grand ſoin de tenir les Etables bien propres, & de les parfumer ſouvent, comme il eſt dit à la Section 18.

SECTION III.

On pratiquera l'ouverture ou le cautère, ſuivant la méthode preſcrite à la Section 17. On n'a point d'exemple que dans les tems de peſte ceux qui ont eu des cautères, des plaies, ou de vieux ulcères en aient été attaqués, quoiqu'ils habitaſſent un lieu peſtiféré. Puiſque l'expérience nous a prouvé que ces cautères faits à tems guériſſent les animaux malades, que n'a-t'on pas lieu d'en attendre en s'en ſervant comme d'un préſervatif ?

SECTION IV.

On frottera & l'on étrillera les animaux ſains, comme je l'ai conſeillé à la Section 16. Deux fois le

jour on lavera & l'on frottera la bouche & les gencives avec le remede & l'éponge ordonnés Sect. 14. On éloignera des Villages toutes les ordures, les fumiers, &c.

SECTION V.

Observation nouvelle & certaine.

Il ſera très-bon de mettre dans les écuries ſaines, comme dans celles qui ſont infectées, quelques chevaux ; on peut faire ce mélange ſans aucun danger. On a remarqué que la vapeur du fumier de cheval empêche les progrès de la contagion des bêtes à cornes.

SECTION VI.

On empêchera avec ſoin le bétail de nager, d'aller à l'eau dans des lieux profonds, & d'y reſter long-tems.

SECTION VII.

Il ne faudra point envoyer les bêtes

bêtes aux champs le matin à jeun, principalement quand il ſera tombé de la roſée ou du brouillard. Il faut attendre que le Soleil ait diſſipé l'un & l'autre. Pendant cet intervalle on donnera quelque choſe à manger aux animaux, quand même ce ne ſeroit que de la paille. Pour faire mieux ſentir aux Payſans la néceſſité de ſuivre mon conſeil, il faut leur dire que la roſée n'eſt autre choſe qu'un amas de vapeurs & d'exhalaiſons qui ſe ſont élevées de la terre pendant le jour, & lorſque ces vapeurs ſe ſont réunies & condenſées par le froid du ſoir & de la nuit, elles retombent ſur la terre, & les Plantes qui en ſont chargées peuvent tranſmettre aux animaux des principes de mortalité.

Voilà les précautions qu'il faut prendre lorſque la contagion eſt dans l'éloignement, & voici celles qui conviennent lorſqu'elles commencent à ſe manifeſter dans un lieu.

SECTION VIII.

A l'inſtant même où l'on s'appercevra qu'une ou pluſieurs bêtes ſont affectées des ſymptômes décrits (Section 3.) ou de ceux qui accompagnent la contagion voiſine, on les aſſommera ſur le champ, & on les tranſportera d'abord après dans un lieu déſert, ſans les écorcher. On les mettra au milieu d'un tas de bois, & on les fera brûler. Tous les poiſons volatils & contagieux deviennent nuls en traverſant la flamme. Je ſens d'avance que le malheureux par qui la contagion commencera ſes ravages, balancera à ſuivre mon conſeil : qu'il ſe raſſure! en ſe ſacrifiant pour la Communauté, cette même Communauté ne fera aucune difficulté de l'indemniſer ; & ſi elle lui refuſoit une choſe ſi juſte par impuiſſance de le faire, l'homme du Roi, l'Intendant de la Province ſera trop humain pour le

laiſſer en ſouffrance ; dans ce cas, il pourra s'adreſſer à lui avec confiance, en ſe muniſſant d'un Procès-verbal en bonne forme.

SECTION IX.

Si la contagion s'annonçoit tout-à-coup, & qu'elle affectât un grand nombre d'animaux à la fois, le conſeil que je viens de donner ne ſeroit pas praticable ; dans une pareille circonſtance, il faut ſéparer avec ſoin les bêtes ſaines & les éloigner le plus qu'il ſera poſſible de celles qui ſont malades. Les perſonnes deſtinées à ſoigner les premieres n'entreront point dans les étables des ſecondes, & celles des ſecondes ne communiqueront pas avec les premieres. La raiſon eſt que le venin s'inſinue aiſément dans toutes les étoffes, & ſur-tout dans celles de laine, & la contagion peut ſe tranſmettre par cette voie, comme la peſte ſe communique par la

ſoie, la mouſſeline & le coton *.

SECTION X.

Cette précaution priſe, on traitera les animaux infectés de la maniere preſcrite : on garantira ceux qui ſont ſains par les ſecours que nous venons d'indiquer.

SECTION XI.

Dès qu'une Communauté ſe trouvera dans le voiſinage d'un lieu infecté, elle ne doit pas attendre que la mortalité exiſte pour ſe pourvoir de tous les ſecours préſervatifs & curatifs ; ils ſont ſi ſimples, ſi faciles à trouver, & ſi peu coûteux, qu'il y auroit bien de la négligence ou de la mauvaiſe volonté à ne pas ſe les procurer à tems. D'ailleurs, ces mêmes remedes peuvent ſe con-

* La Ville de Péſaro étoit attaquée d'épidémie ; M. de Bianchi en garantit la Ville de Rimini, très-voiſine, en employant les moyens que j'indique. Je tiens ce fait de M. le Profeſſeur Somis, Médecin du Roi de Sardaigne.

ſerver un grand nombre d'années dans un lieu ſec, ſans rien perdre de leur efficacité.

SECTION XII.

Obſervation nouvelle & certaine.

S'il périſſoit quelques-unes des bêtes malades, on les enterreroit profondément dans un lieu éloigné du Village; on auroit ſoin de bien battre les couches de terre qui les couvriront, de peur que les bêtes ſauvages ou les chiens n'aillent gratter & déterrer ces animaux. C'eſt un préjugé funeſte de mettre de la chaux dans les creux dont je parle; ſes parties âcres & brûlantes ne font que de hâter la corruption, & donnent lieu aux ſels volatils putrides de ſe répandre dans l'air.

SECTION XIII.

Il ne faut pas que les perſonnes occupées du ſoulagement des bêtes malades prennent l'épouvante; car

la crainte leur produiroit des maladies auſſi dangereuſes que la contagion qui les effraye. La contagion animale ne ſe tranſmet point aux hommes dans ce cas-ci, elle n'agit que ſur les animaux de la même eſpece : c'eſt un fait conſtant, & ſi la mortalité a produit quelquefois de mauvais effets ſur l'eſpece humaine, c'eſt en écorchant les animaux infectés ; c'eſt par la puanteur des charognes ; c'eſt lorſque des ſcélérats vendent en cachette & à bon marché de la viande infectée. Mais on peut ſe garantir de tous ces inconvéniens ; une Police exacte n'a qu'à le vouloir. Il eſt également aiſé de veiller à ce qu'il ne ſe vende aucune viande ailleurs que dans les Marchés ou les Boucheries publiques, en préſence de gens Experts-Jurés & établis pour cela. Il eſt bien plus aiſé de prendre ces peines & ces ſoins, que de ſe voir réduits à la mendicité, ou périr miſérablement pour les avoir négligés.

SECTION XIV.

Lorſque la contagion aura entierement ceſſé, il faudra néceſſairement que toutes les perſonnes qui auront ſoignées les bêtes malades quittent les habits dont elles ſe ſeront ſervies, qu'elles les parfument ſouvent avec du ſouffre & le mélange que j'ai indiqué, & qu'elles les pendent enſuite à l'air ſous le toît. Les Tanneurs & ceux qui auront préparé ou travaillé des cuirs infectés prendront les mêmes précautions.

SECTION XV.

Fait certain.

On obſervera ſoigneuſement de ne point conduire les bêtes dans les lieux où il y a eu contagion avant l'échéance d'une année entiere, car le venin reſte long-tems caché dans le foin & dans la paille, & le mal pourroit ſe renouveller

par cette voie. Mais on pourra, ſans aucun danger, ſe ſervir de ce foin & de cette paille pour nourrir les chevaux & les brebis. La contagion, comme nous l'avons dit, n'attaque que les animaux d'une même eſpece.

SECTION XVI.

Ce ſeroit ici le lieu de donner un préſervatif dont on pourroit faire uſage deux fois l'année, dans les tems mêmes où il n'y a point de contagion : j'ai raiſonné ſur cet objet avec les plus grands Médecins de ce ſiecle ; pluſieurs mêmes m'ont communiqué des recettes que je crois bonnes ; mais j'ai pour ſyſtême de ne jamais employer de remedes ſans néceſſité. Il me ſemble qu'il eſt inutile d'agiter les humeurs & de troubler la nature, quand toutes les fonctions du corps ſont integres ; & c'eſt ici le cas où le Médecin doit ſe ſouvenir que *qui cherche le mieux, trouve ſouvent le pire.*

ADDITION A L'OUVRAGE.

ON ſera peut-être ſurpris de mon ſilence ſur les cauſes des maladies épidémiques que j'ai décrites dans ces Obſervations. Comme le Médecin doit compte de ſa conduite au Public, il eſt juſte de lui rendre raiſon de la mienne. Un voyage de deux années dans les différentes parties de l'Europe, m'a ôté du courant des choſes nouvellement imprimées. A mon arrivée à Paris, j'ai ſçu que M. Barberet avoit fait un Mémoire ſur les maladies épidémiques des Beſtiaux, & j'ai lû avec plaiſir ce bon Ouvrage, auquel une Société de Citoyens éclairés a décerné le prix. L'intempérie de l'air, la nature vitiée des herbes, après des inondations ſuivies de grandes chaleurs, l'altération des eaux croupiſſantes, & peut-être quelqu'autre cauſe maligne cachée ſous un voile

impénétrable à mes yeux, avoient donné lieu aux épidémies que j'ai rapporté. Comme M. Barberet a traité toutes ces choſes d'une maniere ſatisfaiſante, j'ai cru devoir ſupprimer de mon Ouvrage la Section entiere qui déſignoit ces cauſes, & qui en développoit le pouvoir funeſte. Il s'en eſt même peu fallu que je n'aie ſupprimé l'ouvrage entier, après avoir lû les ſçavantes & les excellentes Notes de M. Bourgelat, qui eſt à la tête de cette Société reſpectable. Si le Gouvernement ne ſe laſſe point de ſeconder ſes vûes ſalutaires, j'oſe aſſurer ici que dans peu, l'Europe entiere devra à la France le bienfait d'avoir répandu un centre de lumiere univerſelle ſur un ſujet ſi important, ſi long-tems négligé, quoique bien digne de l'attention de tous les Gouvernemens.

M. Barberet dit à la page 23 de ſon Mémoire, *qu'il faut bien ſe garder de mettre dans les mêmes écuries*

des bœufs ſains avec des chevaux attaqués de quelqu'épidémie, ou de faire d'autres aſſociations.

M. Barberet eſt mon digne ami; mais le même amour de la vérité, qui a formé nos premiers liens, veut que je penſe différemment que lui ſur cet objet. L'expérience a prouvé que la contagion humaine ne ſe tranſmet point aux animaux *& vice-verſa*; que les bœufs ne communiquent point leur contagion aux chevaux, ni les chevaux à d'autres eſpeces. Pour qu'un venin ſeptique ſe propage par le moyen de l'air ou des alimens, il faut encore une diſpoſition particuliere de la part des animaux de la même eſpece, ſans quoi ſon effet ſeroit nul. Sans cette diſpoſition contraire à recevoir les funeſtes effets du venin, tous les animaux d'une même eſpece ſeroient attaqués à la fois de la contagion dominante, ce qui n'arrive pas toujours, & cette eſpece privée de ſecours devroit ſe

détruire entierement : les exceptions prouvent le contraire. La disposition dont je parle est si nécessaire que les bleds ergotés qui donnerent la gangrene seche aux Habitans de Sologne, ne furent point nuisibles aux animaux qui en mangerent.

Il n'est que trop vrai que cette rosée mielleuse & caustique qui tombe sous la forme d'un brouillard, est la contagion des végétaux, à qui elle communique une espece de sphacelle. Ce caustique onctueux qui produit d'abord sur eux l'effet d'un vésicatoire, prouve ce que j'ai assuré quelque part, *que l'acrimonie n'est jamais plus dangereuse que quand elle est jointe à l'épaississement :* mais il me paroît impossible que cette rosée corrosive tombant universellement, puisse infecter les herbes sans vitier les bleds, les légumes & les fruits. Si elle agit sur eux, comme sur les pâturages, pourquoi ne produit-elle pas les mêmes effets sur les hommes que sur les animaux ? Se-

roit-ce parce que les animaux mangent l'herbe telle qu'elle eſt, couverte de roſée, & que nous ne mangeons le bled, les herbages, les légumes & les fruits qu'après les avoir fait cuire, ou qu'après les avoir eſſuyés, pelés, &c ? Mais le pain fait avec le bled ergoté étoit bien cuit, & cependant il a produit des effets funeſtes ſur les hommes, & non pas ſur les animaux qui ont mangé de ce bled ſans préparation.

Non-ſeulement l'aſſociation des chevaux avec les bœufs malades n'eſt pas auſſi à craindre qu'on le penſe ; mais on a éprouvé que les chevaux & leur fumier étoient une ſorte de préſervatif dans les écuries infectées. J'ignore abſolument les raiſons de ce phénomene ; l'obſervation eſt vraie, & cela me ſuffit : cependant, comme on ne ſçauroit être trop craintif, ni apporter trop de précautions ſur les Eſſais de cette nature, il faut multiplier ces expériences. Je n'en ai que quelques-

unes, & l'expérience préſente quelquefois un côté qui contredit ; ainſi il faut ſe convaincre du fait, parce qu'on peut en retirer de très-grands avantages. Il faut faire ces expériences avec la prudente ſagacité de M. Bourgelat. Il y a quelques années que je fis inoculer un mouton avec un fil impregné de la ſanie du bubon d'un jeune Taureau. J'ai vu tous les jours ce mouton pendant un mois, qui n'en a reçu aucun dérangement ſenſible. Ce fait prouve deux choſes ; la premiere, que la contagion ne ſe tranſmet point du bœuf au mouton ; la ſeconde, que quand même elle pourroit ſe tranſmettre, qu'il faut une diſpoſition particuliere de la part du ſujet fait pour la recevoir. Le Chameau ſeul paroît faire une exception à ce que je viens de dire ; il gagne la contagion des Brebis. M. le Feld-Maréchal Comte de Razoumowski, Hettman des Coſaques, qui eſt très-curieux & très-inſtruit, m'a aſſuré que

ce fait eſt vrai : il eſt Juge compétent dans cette matiere, car il a un Haras de Chameaux très-nombreux *. Cette exception n'infirme point mes expériences ; les Naturaliſtes ſçavent pourquoi. L'eſpece & la nature du Chameau rendent raiſon de ce phénomene, qui n'eſt point concluant dans le cas dont il s'agit. J'ai cru ces réflexions néceſſaires, & la critique n'y entre pour rien.

---

* Il a vu pareillement pluſieurs épidémies occaſionnées par des nuées de groſſes Sauterelles, qui viennent de la petite Tartarie en Ukraine. Ces Inſectes infectent l'air & les pâturages, & dès qu'ils périſſent, leurs myaſmes putrides, alkalins, donnent lieu à la mortalité des beſtiaux ; mais ce Seigneur n'a jamais vû que la contagion ait attaquée d'autres eſpeces que les Vaches, les Bœufs & les Veaux.